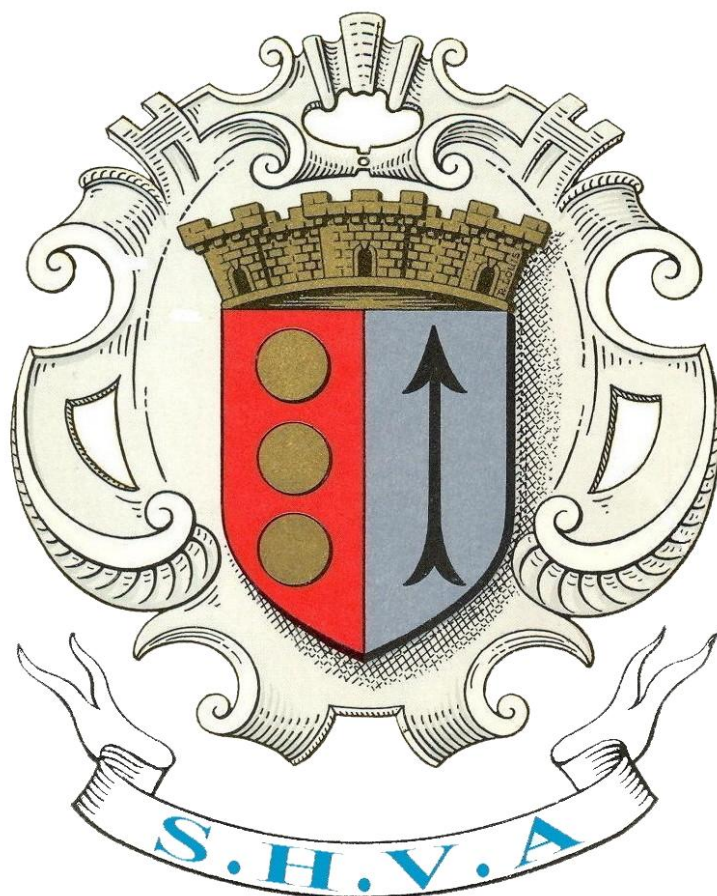


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus À travers le temps

N°92 Mars 2019



- **La S.H.V.A. a interrogé Roger**
- **Atelier mémoire** : Les Italiens à Aubervilliers.
 - **Mai 1968** (Suite et fin)
- **Électeurs d'Aubervilliers en 1936** (Suite)
- **Une chasse au bœuf à Aubervilliers**
 - **Galette 2019** (Photos)
- **Aubervilliers ville situationniste**
 - **Commerces disparus**

LA SHVA A INTERROGÉ ROGER,

FILS D'UNE CONCIERGE RUE DE LA GOUTTE D'OR¹ ET D'UN OUVRIER DE L'INDUSTRIE PÉTROLIÈRE

La SHVA : *Quand êtes-vous arrivés à Aubervilliers ?*

Roger : A ma naissance en 1935. On habitait 35, chemin de l'Échange. Mon père travaillait aux hydrocarbures à la Plaine St Denis.

La SHVA : *Vous y êtes restés jusqu' quand ?*

Roger : Jusqu'en 1941.

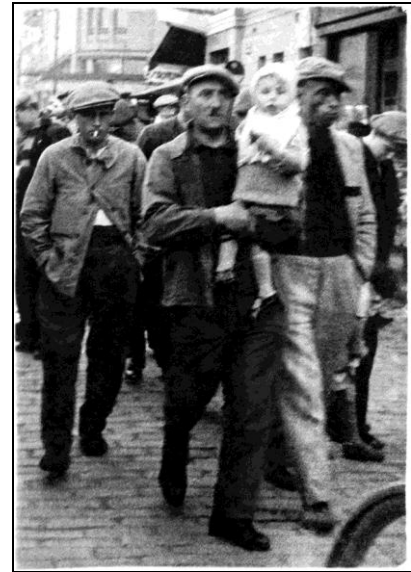
La SHVA : *La guerre avait été déclarée. Avez-vous des souvenirs de ce début de la guerre ?*

Roger : Au début de la guerre, avec ma mère et ma sœur, nous sommes partis dans la Creuse chez mes grands-parents. Puis nous sommes revenus chemin de l'Échange rejoindre mon père qui était resté à Aubervilliers.

La SHVA : *Et en 1941 ?*

Roger : Nous sommes venus rue de la Goutte d'Or, au 139. L'immeuble existe toujours.

La SHVA : *En 1941 vos parents sont donc devenus gardiens d'immeuble ?*



1^{ère} manifestation à 1 an

Roger : Mon père travaillait toujours aux hydrocarbures. Mes parents sont venus pour prendre la loge de gardiens mais c'était ma mère qui était concierge. Elle faisait le ménage, distribuait le courrier... En rentrant du travail mon père aidait : le nettoyage des courettes, les poubelles.

La SHVA : *Vous y avez vécu longtemps ?*

Roger : Oui, quand je me suis marié en 1959 nous avons pris un logement dans l'immeuble après avoir habité 3 ou 4 mois dans une chambre de bonne à Paris. Mes parents n'étaient plus concierges. Ils ont laissé la loge et ont eu un logement au 141 quand j'avais 16 ou 18 ans. Mais le 139 et le 141 se touchent. Et c'était le même propriétaire. Il avait en fait 3 immeubles. Le 143 est celui qui a le plus changé. La petite cour a été conservée.

La SHVA : *Que pourrait-on dire de la vie dans ces immeubles dans les années 1940 ?*

Roger : Ma mère était donc concierge pour les 3 immeubles. Au 139 il y avait l'eau courante. Au 141 aussi, mais 2 ou 3 logements au rez-de-chaussée ne l'avaient pas. Ils allaient à la fontaine au 143. Les logements avec l'eau avaient un évier mais pas de lavabo. On se lavait à l'évier ; sinon il y avait les douches rue Paul Bert ou vers la mairie, là où il y a maintenant le marché. Au 139 il y avait les WC dans les logements, au 141 les toilettes étaient personnelles

¹ Aujourd'hui rue André Karman.

mais sur le palier, plus un dans le couloir pour ceux qui habitaient au rez de chaussée. Au 143, les WC étaient sur le palier mais en demi-étage.

La SHVA : *Les gens avaient beaucoup de contact entre eux ?*

Roger : Tout le monde se connaissait. Il y avait des gens qui sortaient le soir avec leur chaise pour discuter sur le trottoir.

La SHVA : *Quelle était la vie de concierge si on compare avec aujourd'hui ?*

Roger : Le soir, mon père sortait les poubelles, ma mère les rentrait le matin car il était au travail. Il fallait nettoyer le trottoir au cas où des ordures seraient tombées car il n'y avait pas de containers comme aujourd'hui. C'étaient des grosses poubelles qu'il fallait porter. Il y en avait 3 pour le 139 et une ou deux pour le 141 et le 143. Si nous étions invités le dimanche soir, mon père partait avant nous pour sortir les poubelles.

La SHVA : *Avez-vous des anecdotes sur la vie des gens entre eux ?*

Roger : Ma mère étant concierge, elle avait la charge de distribuer le courrier. Il n'y avait pas de boîte aux lettres au rez-de-chaussée. Bien souvent, quand j'étais là, elle m'envoyait le porter dans les étages. Il y avait des gens sympas qui me donnaient un pourboire donc j'étais partant à chaque fois. Il y avait des gens de l'immeuble qui avaient des jardins potagers impasse Léon. L'après-midi, s'ils avaient des enfants de mon âge, on allait passer un moment au jardin.

Mon père avait un jardin au-delà du pont après le Lidl. Il aimait beaucoup les fleurs et il les cultivait. Il revenait souvent avec des bouquets de lys et a même été en proposer chez les fleuristes.

La SHVA : *Vous souvenez vous des métiers des gens qui travaillaient dans l'immeuble ?*

Roger : Il y avait des maçons, il y avait des femmes qui travaillaient dans les boyauderies, donc des ouvriers.

La SHVA : *Y avait-il différentes nationalités d'origine dans l'immeuble ?*

Roger : Pas dans l'immeuble. Au chemin de l'Échange, oui par contre.

La SHVA : *A la Libération, vous étiez dans l'immeuble...*

Roger : Non, à la Libération de Paris j'étais encore en Dordogne. J'avais un oncle et une tante dans le Périgord. Ils ont proposé à mes parents de nous prendre ma sœur et moi pour nous éviter les privations. Nous sommes partis en 1942 et restés 2 ou 3 ans.

La SHVA : *Vos parents venaient-ils vous voir en Dordogne ?*

Roger : Non, on ne les voyait pas. Mon père ou ma mère sont peut-être venus une fois ou deux mais on ne se déplaçait pas facilement. Mon retour a été après la Libération. C'est dommage, car je n'en ai rien vu à Aubervilliers.



Rue de la Goutte d'Or et impasse



19 octobre 1944 Cénac (Dordogne).
Les maquisards

En Dordogne, j'ai juste vu le passage des chars allemands que ma tante a pris en photo derrière un volet entr'ouvert. Il y a eu tout de même là-bas des maisons brûlées et nous avons dû partir nous cacher dans les bois. D'autant plus que mon oncle qui était chasseur avait oublié de cacher son fusil, ce qui pouvait lui coûter la vie si l'armée allemande le trouvait. Quand on a su qu'on ne risquait plus d'être tués, nous sommes redescendus, ma tante et moi, pour cacher ce fusil. Elle l'a enterré pendant que mon oncle continuait à se cacher.

La SHVA : *Vous êtes revenus à 10 ans en 1945. Vous alliez à l'école en Dordogne ?*

Roger : Oui bien sûr. Quand je suis revenu à Aubervilliers, j'étais dans la classe de Mme Gachon à l'école Victor Hugo.

La SHVA : *Que peut-on dire de la vie d'un enfant de 10 ans à Aubervilliers à la fin de la guerre ?*

Roger : On était beaucoup dehors, je n'étais pas fait pour rester enfermé à la maison. Avec des copains, on allait faire des bêtises dans ce qui est aujourd'hui la rue Edouard Poisson qui était fermée. Là où il y a la piscine, il y avait un entrepôt de bois où on faisait les imbéciles. Il n'y avait pas de piscine. Quand j'étais un peu plus âgé, on allait à Pantin nager. Je suis allé 2 ou 3 fois me baigner dans le canal. Ma sœur y a appris à nager. Il y avait un club de natation au bout du chemin de l'Échange. De là, j'allais avec un plus grand (Alexandre) pêcher les écrevisses. On faisait des crochets avec des ressorts de sommier.

La SHVA : *Avez-vous d'autres souvenirs de l'immeuble de la Goutte d'Or ?*

Roger : Oui, je me souviens des noms des locataires. Il y avait la famille Rolot au 1^{er} étage au 139 avec leurs 3 filles, Violette, Colette, Ginette, et il y en avait aussi au 5^{ème} étage. C'étaient 2 frères. Il y avait Mme Minet, Mme Pelletier, Mlle Laplace avec sa mère, M. et Mme Darluc, Mme Gabriel avec 2 enfants, Mme Jouagny, Mme Dès, M. et Mme Doyen. Violette Rolot (du 1^{er} étage) a maintenant plus de 90 ans et vit à Beaulieu-sur-Dordogne et je lui téléphone encore tous les 3 mois environ.



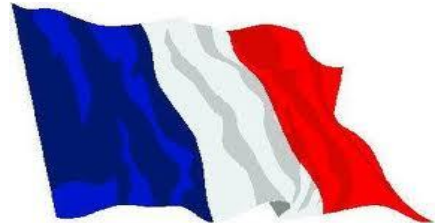
139 à 143 rue André Karman aujourd'hui

Propos de Roger GIRAUD recueillis par Didier HERNOUX

ATELIER MÉMOIRE LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



*Nous continuons
ici à publier les
témoignages des
Italiens encore
vivants ou de
leurs
descendants*



MARIA LUISA ET LUIGI ROMALDI

Luigi est le dernier enfant de la famille. Il est né le 20 juillet 1938 à CINGOLI province de MACERATA, région MARCHES. La famille est composée de 4 garçons et 4 filles. Le père est maçon.

En 1955, à 17 ans, Luigi rejoint un de ses frères qui vit depuis 5 mois rue du Hameau à Paris 15^{ème} arrondissement dans un foyer provisoire. Luigi trouve rapidement du travail comme maçon. Il est d'abord embauché par BTP à Créteil.

En 1960, il arrive à Aubervilliers rue Crèvecœur aux « Laboratoires LEBRAS ». Il est logé dans un foyer de travailleurs italiens, constitué de baraques en bois. Par la suite ces baraques ont été détruites pour faire des logements et un foyer en dur pour travailleurs immigrés de toutes nationalités. L'entrée de ce foyer existe toujours avenue des Ponceaux. Luigi participe à de nombreuses transformations dans les laboratoires et notamment dans le grand hall qui allait devenir pendant quelques années la salle des fêtes de la Ville d'Aubervilliers après le départ des « Laboratoires LEBRAS »

Au cours d'un voyage en Italie Luigi se marie avec Maria Luisa en janvier. Luigi prenait de préférences ses vacances en janvier parce que l'entreprise avait besoin de lui sur les chantiers pendant les mois d'été. Le couple s'installe à Aubervilliers dans une pièce au 4 rue du Landy.

Ensuite Luigi va travailler dans une autre entreprise « Boutonnet Charlot » dont le siège est à Paris 12^{ème} arrondissement. Il travaille à Montreuil toujours comme maçon. Puis arrivent les enfants :

En 1962 naissance de Antonella

En 1963 naissance de Albert

En 1966 naissance de Patricia

En 1968 la famille trop à l'étroit dans son logement déménage dans un "trois pièces" au 14 rue Régine Gosset.



Cingoli province de Macerata région Marches
vue générale, 11500 habitants

En 1982 changement de statut. Luigi crée la Société de maçonnerie Luigi ROMALDI et s'installe définitivement dans un pavillon à côté au 12 rue Régine Gosset Aubervilliers. La famille habite là encore aujourd'hui.

Luigi découvre alors les soucis qui accompagnent la création d'entreprise :

- Difficultés liées aux gros chantiers
- Gérer les sous-traitants
- Quoi faire devant les impayés ?
- Il faut bien accepter les traites à 30, 60 ou 90 jours
- Il s'aperçoit qu'il a des insomnies
- C'est à cette époque qu'il se découvre des cheveux blancs
- A certains moments : comment payer les charges ? etc.

Luigi apprécie cependant le fait d'être indépendant et de se faire une bonne clientèle fidèle.

Luigi et Maria Luisa n'ont pas eu trop de difficultés avec le français ils l'avaient appris un peu à l'école pendant deux ou trois ans avant de venir en France. Jusque dans les années cinquante, le français était la première langue enseignée en Italie. Comme partout ailleurs, l'anglais a pris la place au détriment de notre langue.

A Créteil, on propose à Luigi de suivre des cours de français pour se perfectionner. Les cours ont lieu le soir après le travail. Il décline l'offre parce qu'il est trop fatigué à la fin de sa journée pour concentrer son attention.

Ils n'ont ni l'un ni l'autre de difficultés pour lire. A l'écrit, Maria Luisa dit qu'elle se débrouille mieux.



Cingoli près de Macerata

En guise de conclusion nous allons laisser la parole à Luigi :

« Maria Luisa et moi avons conservé la nationalité italienne.

Nous sommes venus en France tous frais payés en passant par l'Office d'Immigration de Milan et nous ne l'avons jamais regretté.

Au début, après avoir passé des vacances en Italie, je pleurais en rentrant en France. Le fait de revoir le pays, la famille, les amis me démoralisait.

La France nous a bien accueillis. J'ai toujours travaillé beaucoup et je ne me suis privé de rien. Je n'ai pas eu de problème majeur.

Maintenant je me sens ici chez moi.

Notre fils Albert a repris à son compte l'entreprise de maçonnerie. Il est maçon comme son père et son grand-père.

Maria Luisa et moi nous sentons bien intégrés à Aubervilliers »

Leur fils Albert a pris la relève de l'entreprise qui conserve son nom « Luigi ROMALDI », mais le siège social est à Paris.

Témoignage recueilli par Michel SARNELLI

MAI 1968 (suite et fin)

Nous tenons à rappeler que ces propos n'ont pas caractères à revendication et ne peuvent engager que leurs auteurs.

Élisabeth Caumont

En mai 68, j'étais assistante sociale à la ville d'Aubervilliers. Je m'appelais alors Élisabeth Fedrigo. J'avais des responsabilités à l'union locale CGT, chargée des petites entreprises. Mais, j'étais assez novice à cette époque qui m'a beaucoup marquée et appris. J'ai découvert un monde du travail que je ne connaissais pas...

C'est loin, mais :

- Je me rappelle d'une entreprise où des femmes (à majorité portugaises) travaillaient les pieds dans l'eau et ne disposaient que d'une seule toilette. Elles se sont mises en grève pour obtenir un plus grand nombre de toilettes et des douches, puis pour demander des augmentations de salaires.

- Et aussi au magasin Prisunic travaillaient des jeunes de moins de 18 ans, payés moins que le SMIC. Lors du début de leur grève, ils ont vendu sur le trottoir les fruits et légumes qu'ils ne voulaient pas laisser dépérir du fait de leur arrêt de travail... nous les avons soutenus...

Il y a eu plusieurs grandes manifs ; Lors d'une d'entre elles, bien que le cortège ait démarré à 10h. du matin nous avons dû attendre plusieurs heures pour pouvoir nous y engager. À l'arrivée, avec une amie nous étions épuisées. Un automobiliste s'est arrêté, nous a indiqué sa destination et nous a proposé de nous ramener. Nous avons immédiatement accepté sans poser de questions... !

Il y avait des discussions à la CGT et au PCF ; je ne comprenais pas pourquoi on refusait que les jeunes étudiants aillent distribuer des tracts à la porte des entreprises.

J'étais au local du PC quand De Gaulle a tenu son fameux discours : « On est foutus ! » a-t-on dit et pensé :

Les gens luttait pour améliorer leur vie, pas pour changer la société :

- les jeunes voulaient être plus libres*
- De Gaulle n'était pas remis en cause*
- nos tracts appelaient les gens à aller plus loin ; eux voulaient améliorer leurs conditions de vie.*

On a compris qu'ils ne nous suivraient pas.

Dans le prolongement de 68 s'est développée la bataille pour la contraception et l'avortement ; des femmes venaient me voir et j'étais profondément touchée, révoltée devant leur détresse, les risques qu'elles prenaient. Je me souviens beaucoup plus de ces luttes,

pétitions, manifs, dans lesquelles je me suis beaucoup investie car très concernée, et qui m'ont beaucoup marquée,

Lors d'une large assemblée, Jeannette Vermeersch (une des dirigeantes du PCF à cette époque, épouse de Maurice Thorez, secrétaire général du PCF) s'est prononcée, en cet instant, contre l'avortement ; j'étais révoltée, me suis levée pour répondre en bafouillant, mais n'ai pu dire grand chose en ce lieu... Par contre je me suis beaucoup exprimée en d'autres ...

À Aubervilliers, le PCF a mené des actions en direction des femmes. Pour elles et avec elles. J'y ai pris une large part...je crois.

En militant au PCF à Aubervilliers, issue d'une famille ayant connu de nombreuses difficultés (une maman seule avec 6 enfants) et ayant eu moi même six enfants en huit ans, j'ai découvert une société largement composée de communistes, qui m'a permis de me construire, de croire à un possible monde plus humain, de contribuer à essayer de le réaliser.

Assistante sociale, j'ai appris plein de choses, j'ai existé. J'ai pu donner un sens à ma révolte... que j'ai encore aujourd'hui... Merci à ceux qui m'y ont aidée... Je n'oublie pas.

Voilà, ceci termine notre série de témoignages se rapportant aux événements qui se sont déroulés à Aubervilliers et alentours pendant la période mai - juin 1968.

La S.H.V.A. tient à remercier Mesdames **Monique Ralite ; Nicole Desplanques ; Gisèle Lavaud ; Denise Lusardi ; Georgette Ulloa ; Élisabeth Caumont** et Messieurs **Jean Cheret ; Alain Desplanques ; Jean-Louis Thomas ; Jacques Lenczner ; Florent Ferri** pour leur aimable participation à la rédaction de ces documents.

ÉLECTEURS D'AUBERVILLIERS EN 1936 (suite)

Les activités.

Le corpus restreint retenu (environ 3000 électeurs sur plus de 14000) ne peut donner une image exacte des professions et métiers recensés ; c'est tout au plus une indication sur ce qui existait il y a environ 80 ans. Et là encore, c'est un choix arbitraire de la part de celui qui relève ; sont ainsi retenus quelques thèmes : les parents de mes camarades d'école, de mes élèves, de militants connus, d'élus, de notables etc ...

Ce travail, commencé comme un exercice de mémoire, s'est élargi à de multiples sujets, mais reste un relevé partiel.

Font exception les cultivateurs, relevés en entier pour bien marquer ce qui a longtemps été l'activité du village et qui va disparaître : ils sont encore **90**, auxquels il faut ajouter **29** jardiniers, **16** maraîchers, **4** nourrisseurs et **2** horticulteurs.

Les métiers liés au cheval (**11** palefreniers, **10** cochers) ont aussi disparu. Par contre, l'aviation, malgré la proximité de l'aéroport du Bourget, n'apparaît que deux fois.

Les plus représentés.

Manœuvres, livreurs	326
Métallurgistes, mécaniciens et indication spécialisée	342
Artisans (coiffeurs, serruriers, électriciens, etc...)	234
Employés	208
Transports (y compris charretiers)	184
Commerces	173
B.T.P.	126
Verriers, chimie, gaziers	98
Chauffeurs (de chaudières, de taxis)	119
Bouchers et abattoirs, halles	69
Menuiserie	57
Textile, cuirs et peaux	51
Habitations et architectes	70
Sous-total	2057

Industriels, négociants.

Vu leur importance dans la ville, je les ai presque tous relevés (tout au moins ceux qui étaient électeurs) ; on constatera qu'ils étaient encore assez nombreux à résider dans la commune possédant leur entreprise.

Ils sont **78**, ce qui porte le **sous-total** à**2135**

Avant de continuer, je précise avoir ajouté à cette liste les informations données dans les précédents numéros de notre bulletin concernant les Bretons, les étrangers, les habitants des trois H.B.M. (habitation bon marché), lorsque les données relevées pouvaient être utilisables : le problème étant la différence de classification des professions.

Activités moins fréquentes, mais importantes.

Médecins, infirmiers, santé, hygiène	39
Services publics (communaux, poste)	48
Police	53
Enseignants, étudiants	49
Ingénieurs, maîtrise	46
Arts, spectacles	27
Notaires, hommes de loi	11
Hôtels, restaurants	33
Sous-total	306

Divers.

4 cyclistes, 2 puisatiers, 5 religieux, 12 gardiens, 6 liés au canal, etc... 55

AU TOTAL : 2496

2500 électeurs sur plus de 14000, c'est évidemment très partiel, surtout si certains quartiers sont assez représentés (Quatre-chemins, Montfort), d'autres le sont moins.

L'ensemble des données permet cependant une projection sur les activités de l'époque, avec ce qui va disparaître et sans ce qui n'est pas encore né.

Jacques DESSAIN

UNE CHASSE AU BŒUF À AUBERVILLIERS

Article paru dans « LE PETIT JOURNAL » - samedi 17 Octobre 1925

Édition de Paris – 5 heures du matin - N° 22 920¹

Que vont dire les Marseillais et les « Trappeurs » ?

Paris aura bientôt ses chasses quotidiennes. Après le léopard du Bois de Boulogne, la vache de Montreuil, voici, maintenant, la chasse au bœuf à Aubervilliers.

Revenant du marché de la Villette, avec nombre de ses congénères, le bœuf, objet de la chasse, longeait paisiblement le Boulevard Félix-Faure, jeudi vers 17 heures lorsqu'il devint subitement furieux. S'échappant du troupeau, il s'élança tête baissée, cornes en avant et fila droit devant lui au grand galop, tel le taureau fonçant dans l'arène à la sortie du toril.

Picadors improvisés, le bouvier et les chiens s'élancèrent à leur tour, mais la bête furieuse ne se laissait pas approcher.

Une auto était là : l'animal fonça sur elle. Affolés, ses occupants sautèrent par-dessus la carrosserie et s'enfuirent à toutes jambes.

Il était temps. Déjà, le bœuf plantait ses cornes dans la voiture et la retournait comme un fêtu de paille.

Une véritable foule se mit alors à la poursuite de l'animal en furie. Le bœuf se retourna brusquement et fonça sur ceux qui le traquaient. Tous, faisant vite volte-face, s'enfuirent à toutes jambes.

Au 84 du boulevard Félix-Faure, une porte cochère était ouverte donnant accès à la cour des nouvelles glacières. Le bœuf la franchit et retranché dans la cour, comme dans un véritable blockhaus, il défia tous ses poursuivants.

La nuit se passa ainsi. Au matin, la police prévenue envoya une escouade d'agents armés et portant des cordes.

Comme au Far-West et avec l'assurance du cowboy, un agent réussit à passer au cou de la bête un lasso. D'une brusque secousse, on coucha ensuite le bœuf à terre.

L'animal fut alors solidement entravé et on l'achemina vers l'étable de son propriétaire, un bouvier de Montmorency, qui devra payer les dégâts faits à l'automobile, et le dérangement des agents.

Recherches et réflexions sur « la chasse au bœuf à Aubervilliers »

Cet article de presse est fort imagé, et contient plusieurs allusions, qui paraissent bien énigmatiques. Nous tenterons dans les lignes suivantes de comprendre ces allusions et de retrouver leurs racines :

¹Extraits Le Petit Journal – Source gallica.bnf/BnF

Géographiquement, il est à noter que, si le bouvier faisait effectivement le trajet de « Paris-Porte de Pantin » à Montmorency, à pied avec ses bœufs, il parcourait une distance de plus de 15 kilomètres. Le Marché aux bestiaux de la Villette se trouvait au sud du canal de l'Ourcq et l'entrée principale se situait Porte de Pantin ; les abattoirs de la Villette se situaient, quant à eux, au Nord du Canal de l'Ourcq.

Les Trappeurs : La vie est agrémentée par les rêves, et les grands espaces font beaucoup rêver les habitants des villes. Les trappeurs sont les chasseurs des vastes étendues. La consultation des journaux de 1925 montre une recrudescence de l'utilisation du mot « trappeur » : ainsi, Paris-Soir l'utilise 21 fois dans l'année, le Petit Parisien 12 fois et le Petit Journal 15 fois.

Nous relevons, pour exemple illustrant l'ampleur de l'engouement, dans Le Petit Journal du 2 Octobre 1925 : « Au Pays du grand silence blanc... Plusieurs livres ont révélé au public français, la vie des trappeurs dans les steppes éternellement glacées de l'extrême Nord-Américain... »

La vache de Montreuil : Nous avons retrouvé dans Le Petit Journal du Lundi 5 octobre 1925 l'article suivant qui explique l'allusion du début d'article. La vache, ici, est un taureau ! Mais l'anecdote semble bien correspondre, puisque s'étant passée 12 jours avant notre bœuf d'Aubervilliers.

« Un taureau dans les rues de Montreuil

Un taureau de deux ans « Frivole » s'est enfui hier matin à 5 h 30 du marché aux bestiaux de la Villette. Il gagna vite la porte de Bagnolet. Les employés de l'octroi essayèrent en vain de l'arrêter. Cornes en avant, Frivole fonça à travers les rues de Montreuil heureusement encore désertes.

Dix agents à bicyclette venaient de le retrouver quand il entra dans la cour d'un pavillon pour boire de l'eau fraîche : une fontaine l'avait attiré, ce fut sa perte. Les agents fermèrent la grille de la cour. Les bouviers n'eurent plus qu'à s'avancer doucement derrière lui : ils parvinrent à le ligoter.

Une voiture l'emmena quelques minutes après aux abattoirs. »

Le nombre d'agents à bicyclette indiqué dans l'article (dix) semble bien important : roulaient-ils en peloton ? ou avons-nous affaire à une coquille d'imprimerie et devons-nous lire « deux » (puisque les agents à bicyclette patrouillaient généralement à deux) ?

Le léopard du Bois de Boulogne : Nous avons relevé des extraits de presse du Petit Journal du 17 au 20 Août 1925 (sous la plume d'André Fournel et de Jean Lecoq), rapportant les tribulations d'un léopard qui tint plusieurs jours de rang la population en haleine.

« Le fauve s'était échappé de sa cage du Jardin d'Acclimatation...

On continuait hier matin à se demander ce qu'avait pu devenir le léopard... « Zizi » s'était réfugié dans une école... Les sceptiques avaient beau jeu, après trois jours de recherches vaines, à douter même de l'existence du fauve. La fin tragique du fugitif survenue dans les circonstances que nous allons relater leur a rapidement donné tort...

... Les deux premiers gendarmes furent suivis de trois autres, armés de carabines Lebel. L'adjudant Magnès leur donna l'ordre de tirer sur le fauve. Des chasseurs jaloux de l'honneur fait aux gendarmes arrivèrent à la rescousse. La gendarmerie par téléphone avait prévenu la Direction du Jardin d'Acclimatation. A 8 h 5, M. Mastord, secrétaire général, arrivait suivi de près par ses trappeurs dont le célèbre Maltais qui avait organisé la première battue.

Ils semblaient persuadés qu'on pourrait s'emparer de « Zizi » sans trop de danger, mais ils n'eurent même pas le temps d'exprimer leur avis. Une balle Lebel tirée par le gendarme Auguste Tissier venait de renverser le léopard. Une autre l'acheva. D'autres, peut-être, furent tirées inutilement par ceux qui tenaient à honneur d'avoir participé d'une manière tout à fait effective à la grande chasse...

En face des chasseurs fiers d'une si belle chasse, les trappeurs exprimèrent avec une certaine passion leurs regrets. Tuer une si belle bête, ayant coûté tant d'argent, tant de soins, alors qu'on aurait pu essayer de la prendre vivante. Pour eux, c'était une lourde faute. Ils exprimèrent cet avis avec vivacité.

On les amena au poste de police de gendarmerie et on les menaça même de leur dresser procès-verbal. Mais on finit par comprendre leur chagrin, on leur pardonna et ils partirent au Jardin d'Acclimatation en emmenant le cadavre du léopard... »

Les Marseillais : Un temps, nous avons rapproché cette allusion à la bande des « Marseillais » qui pratiquaient la traite des blanches et qui étaient au centre de règlements de compte sanglants, dans cette période, notamment en septembre 1925.

Mais la lumière vint du titre du Petit Journal du 17 Août 1925, dont l'article traitant du léopard du Bois de Boulogne portait le titre : « Plus fort que la tigresse de Marseille ».

Des extraits de presse nous amènent en septembre 1909 : Une tigresse s'était échappée du cirque Alexandre, alors qu'elle devait embarquer dans le port de Marseille sur un bateau pour effectuer des représentations à Oran.



La tigresse de Marseille

L'animal réussit à se cacher, se réfugia dans les mûles. Cela provoqua une forte émotion, une grande agitation parmi les témoins. Le public voulait voir. Le Préfet et son chef de cabinet furent dépêchés.

Toutes les rues donnant sur le port furent fermées. Les autorités organisèrent une immense battue. Au troisième jour, la tigresse fut abattue sur la grande jetée du port. Elle fut empaillée et longtemps exposée.

Mais, l'histoire ne s'arrête pas là. A la manière de la Sardine bloquant le port de Marseille, la Tigresse devint le sujet d'histoires drôles : des galéjades à la Marius (pas celui de Pagnol !). Les histoires de la Tigresse de Marseille se diffusèrent dans tout le pays. Sous le crayon de l'illustrateur Cassan, une série de cartes postales (Les Aventures d'une Tigresse à Marseille) furent même éditées, représentant la Tigresse de Marseille dans des situations comiques.

Le phénomène fut d'importance, puisqu'il en est fait allusion dans les faits divers du léopard du Bois de Boulogne et du bœuf d'Aubervilliers (datant de 1925). Les galéjades avaient donc traversé la Grande Guerre. Cependant, si la Sardine est encore aujourd'hui connue de tous, les aventures de la Tigresse n'ont pas résisté au temps.

Le Cowboy : Comme pour les trappeurs, on trouve ici l'engouement des gens des villes pour les grands espaces : toute l'imagerie du Far-West, que Buffalo Bill avait apporté en France lors de sa tournée de 1905, avec le cowboy, personnage mythique, alliant solitude et liberté dans les immenses plaines de Far-West.

En 1925, l'article « Une chasse au bœuf à Aubervilliers », associant un cowboy à Aubervilliers, en fait une métaphore. Michel Mallory (auteur fidèle de Johnny Hallyday, et de bien d'autres chanteurs dans les années 1970) composa une musique Country et écrivit le « cowboy d'Aubervilliers » en 1974. Il l'interprétera en tournée et sur le petit écran, obtint un réel succès et l'intégra, en 1975, dans son album « D'Aubervilliers à Nashville... » ... un demi-siècle après la chasse au bœuf.

Voici donc un petit voyage qui nous a conduits d'Aubervilliers jusqu'aux vastes étendues du Grand Nord et du Far-West, en passant par Marseille : Et retour en chanson !

Jean-Louis THOMAS

GALETTE 2019



AUBERVILLIERS VILLE SITUATIONNISTE

L'allée Guy Debord a été créée à Aubervilliers en 2014 en hommage à ce grand intellectuel français mondialement reconnu, dont les archives ont été acquises par la Bibliothèque nationale de France au titre de Trésor national en 2013. Juste retour des choses car ce théoricien, cinéaste, poète, fondateur de l'Internationale situationniste (1957 - 1972), a arpenté Aubervilliers de nombreuses fois, tout au moins de 22 à 30 ans. Ce lien à Aubervilliers m'intrigue depuis longtemps. J'ai entamé depuis 2010 une recherche pour comprendre comment la ville s'inscrit dans l'histoire de ce mouvement d'idées qui fut l'un des inspireurs de mai 68 et a fortement influencé la pensée et l'art du XXe et XXIe siècles.



Guy-Ernest Debord

Car c'est à Aubervilliers, le long du canal, que ce mouvement d'idées est né le 7 décembre 1952. Ils étaient cette nuit-là quatre jeunes adultes à marcher depuis Saint-Germain-des-Prés invités par l'un d'entre eux, Jean-Louis Brau, fils d'un élu dont les parents habitaient 46 rue des Noyers. Brau rencontre Debord en 1951, il raconte : « La venue parmi nous de Guy-Ernest Debord marqua le temps de la recherche du comportement dont les traces concrètes étaient des mises en situations précises (...) Bigre que c'est loin la *Marche à l'étoile Scellée*, la *Recherche des Mineurs aux Trois-Maillets*, les *Séances du Cabaret des Révoltés*, la *Marche au Quartier Chinois*, l'*Accès à Aubervilliers* par le « Port » de la Villette... »².

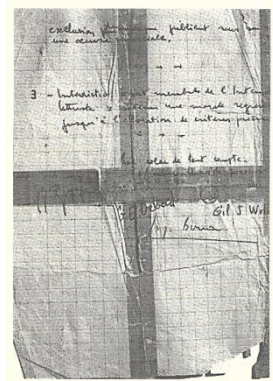
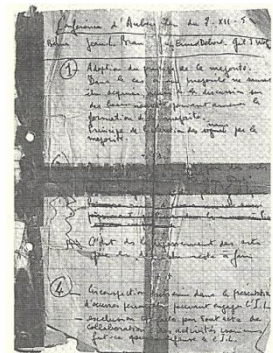
Au terme d'une discussion, ils écrivirent un manifeste qu'ils appelèrent « Conférence d'Aubervilliers » et qui scellera la fondation d'un mouvement appelé l'Internationale Lettriste en référence au mouvement Lettriste dont ils veulent s'externaliser. Ce texte consiste en un programme écrit sur deux pages d'un cahier d'écolier quadrillé de grands carreaux qu'ils signèrent tous.

Car dix ans après les « zazous », Guy Debord, Jean-Louis Brau, Gil Wolman et Serge Berna ont encore plus qu'eux la haine du bourgeois. Ils se sentent proches des victimes, des étrangers (réfugiés économiques ou politiques), des opprimés. Ils ont vu le film d'Eli Lotar, *Aubervilliers* (sorti en 1946)³. Pendant les « Trente Glorieuses » ils jettent un regard très critique sur le développement du capitalisme.

C'est notamment Guy Debord qui a prophétisé notre addiction au spectacle des images qui nous transforme de plus en plus en consommateurs passifs et solitaires¹.

Car c'est à Aubervilliers, le long du canal, que ce mouvement d'idées est né le 7 décembre 1952. Ils étaient cette nuit-là quatre jeunes adultes à marcher depuis Saint-Germain-des-Prés invités par l'un d'entre eux, Jean-Louis Brau, fils d'un élu dont les parents habitaient 46 rue des Noyers.

Brau rencontre Debord en 1951, il raconte : « La venue



Conférence d'Aubervilliers

¹ Guy Debord, *La Société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris, 1967 ; [Champ libre](#), Paris, 1971 ; [Gallimard](#), Paris, 1992.

² Jean-Louis Brau, *Le Singe appliqué*, Grasset, 1972.

³ Scénario de J. Prévert musique de Cosma.

La banlieue les attire. Ils aiment sa poésie, ses ambiances qui tranchent avec un Paris qu'ils jugent déjà trop « classique », ordonné. Ils cherchent à être surpris, désorientés, à perdre leurs repères pour s'assurer qu'ils sont plus que jamais vivants. Ils donnent à leurs marches le nom de « dérives » et les qualifient de « psychogéographiques ». Pour eux Aubervilliers est une plaque tournante importante de la « dérive » situationniste. L'une des premières.

On retrouve des traces de ces « dérives » à Aubervilliers dans leurs écrits.

Exemples : « La notion de beaux quartiers changera. Actuellement déjà on peut goûter l'ambiance de quelques zones désolées, aussi propre à la dérive que scandaleusement impropres à l'habitat, où le régime enferme cependant des masses laborieuses. »⁴ « La grève générale s'est pourrie en trois semaines ; la reprise du travail marque une défaite de plus pour la Révolution en France. J'aurai vingt-deux ans dans trois mois. Perdre son temps. Gagner sa vie. Toutes les dérisions du vocabulaire. Et de promesses. (...). Et Vincent Van Gogh dans son « CAFÉ DE NUIT » avec le vent fou dans les oreilles. Et Pascin qui s'est tué en disant qu'il avait voulu fonder une société de princes, mais que le quorum ne serait pas atteint. Et toi, écolière perdue ; ta belle, ta triste jeunesse ; et les neiges d'Aubervilliers »⁵.

Le trajet d'une de ces marches, le 6 mars 1956, est retranscrit par l'artiste Gil Wolman :



G. Wolman, M. Dahhou, G. Debord,
I. Chtcheglov en 1954

« C'est par la belle et tragique rue d'Aubervilliers que Debord et Wolman continuent à marcher vers le nord... Ayant emprunté le boulevard Mac Donald jusqu'au canal Denis⁶, ils suivent la rive droite de ce canal vers le nord, ... Immédiatement au nord du pont de Landy, ils passent le canal à une écluse qu'ils connaissent et arrivent à 18h30 dans un bar espagnol couramment nommé par les ouvriers qui le fréquentent « Taverne des Révoltés, à la pointe la plus occidentale d'Aubervilliers, face au lieudit La Plaine... Ayant repassé l'écluse, ils errent encore un certain temps dans Aubervilliers, qu'ils ont parcouru des dizaines de fois la nuit... »⁷

Cette Taverne des Révoltés questionne toujours les spécialistes. On la rapproche d'un autre lieu utopique proposé dans les écrits situationnistes par

Ivan Chtcheglov, l'hacienda, un lieu où l'humanité pourrait se réconcilier dans une utopie de la ville. « L'hacienda où les racines pensent à l'enfant et où le vin s'achève en fables de calendrier. Maintenant c'est joué. L'hacienda, tu ne la verras pas. Elle n'existe pas. Il faut construire l'hacienda »⁸.

Parallèlement, l'engagement de ces intellectuels pour la lutte révolutionnaire est proclamée cette même année 1953 par une déclaration écrite en « une » de leur revue : « Il faut recommencer la guerre en Espagne ». Car, et c'était sans doute l'un des buts de leur dérive albertivillarienne dans le quartier de la Petite Espagne d'Aubervilliers, ils ont pu y rencontrer des républicains espagnols exilés après la retirada.

⁴ Guy Debord, *L'architecture et le jeu*, Potlatch (1954/1957).

⁵ Guy Debord, *Manifeste pour une construction de situation*, 1953

⁶ Le groupe s'oppose au fait que certaines rues portent « le mot déplaisant de « saint » (qui) continue de salir (les) murs ».

⁷ *Les Lèvres nues*, n° 9, novembre 1956

⁸ *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, 1953

Mais où était cette Taverne des Révoltés ? Nous disposons du témoignage de Jean-Michel Mension: « On fréquentait aussi le quartier espagnol, qui était le long du canal, à Aubervilliers. On y allait pour finir ou pour commencer des soirées. Il y avait du chorizo et de la paella. C'étaient des vieux bistrots de prolos, surtout des gars qui étaient venus après la guerre d'Espagne, des Républicains espagnols⁹. La première femme de Guy Debord, Michèle Bernstein, a des souvenirs précis de cet endroit qui selon elle s'appelait « Chez Paco »¹⁰. « On partait de Saint Germain des Prés vers 8 heures et on arrivait chez Paco à 11 heures du soir. C'était un baraquement en bois dans une sorte de terrain vague, un champ. On lançait des jetons dans la gueule d'une grenouille en métal. On y a passé un Noël, on avait apporté des huitres. Les gens étaient très pauvres. On buvait du vin rouge, on tenait l'alcool, c'est pour cela qu'on nous respectait. »



M. Bernstein et G. Debord



Jeu de grenouille

Chez Paco ? André Bonetto, retraité de 91 ans, fils d'immigrés italiens qui a passé toute sa vie dans le quartier, pense le situer.

« Il y avait un café rue Henri Murger dont le propriétaire s'appelait Rodriguez. Les vieux Espagnols du quartier s'y retrouvaient autour d'un verre. Le samedi soir il y avait bal. Tout le monde allait y danser, l'accordéoniste Terrabosque, qui habitait rue Albinet, jouait des valse, des tangos. Il y avait aussi des parties de Passe anglaise. Devant le café se trouvait un terrain vague où avait été placé un jeu de tonneau en bois avec des arceaux et une grenouille en métal »¹¹.

Les descriptions se recoupent mais peut-on affirmer que c'était bien là que se trouvait la Taverne des Révoltés ? Et qu'est-ce qui séduisait tant les jeunes lettristes dans ce quartier de la Petite Espagne ? Qu'y faisaient-ils ? Qui rencontraient-ils ? La recherche

continue, les témoignages sont les bienvenus. À bientôt pour un nouvel épisode d'Aubervilliers situationniste.

Anne-Marie MORICE

17 février 2019

⁹ Jean-Michel Mension, *La Tribu*. Paris, Allia, 1998

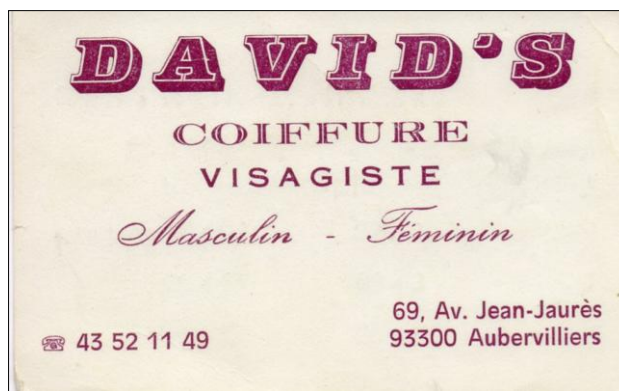
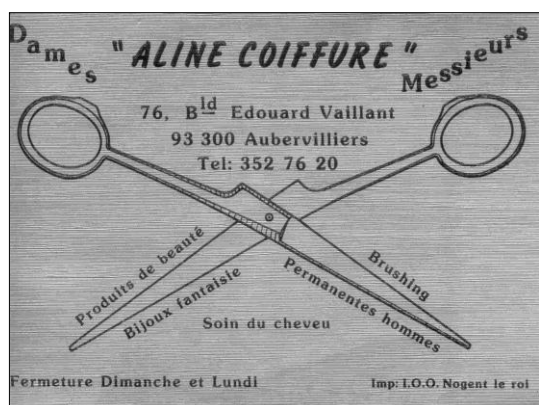
¹⁰ Entretien le 25 novembre 2018

¹¹ Entretien le 15 février 2019

COMMERCES DISPARUS

En un temps où de grandes entreprises renommées sont sur la « corde raide » quant à leur décentralisation à l'étranger, qu'en est-il de nos petits commerces albertivillariens qui nous ont accompagnés dans les années où l'hyperconsommation n'était pas de mise. Et bien, ils disparaissent inexorablement : autres temps autres mœurs disaient nos Anciens.

Alors, pour remuer un peu notre égo nostalgique, voici quelques « cartons réclames » de certains de ces commerçants disparus.



Charles JEUNET

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr